

il est meilleur encore que personne ne puisse se méprendre sur le rôle auquel nous nous tenons, sur l'idée et le sentiment qui nous inspirent. Rapprochés des hommes, oui, toujours; disposés à transiger avec l'erreur, prêts à une complicité quelconque, à l'apparence même d'une complicité, non, jamais. Le monde, le public, ne s'y trompe pas. Les observateurs les moins exercés, les moins pénétrants, ont bien vite discerné entre la courtoisie nécessaire des procédés, et la moindre apparence de désertion des principes.

Que penser maintenant de l'initiation du prêtre à la variété presque infinie des objections et des négations du jour?

Reconnaissons que tous ne sont point indistinctement appelés à faire le tour des systèmes, à savoir tout ce qui se dit et s'écrit. Leur ministère peut s'exercer fructueusement, Dieu merci, à moins de frais. Mais ne craignons pas non plus d'affirmer qu'un prêtre capable de tenir en face de l'adversaire un langage compétent et judicieux, de réduire l'objection sinon au silence, du moins à plus de réserve et de timidité, rend à la cause de la vérité un service de premier ordre; pour cela il doit s'instruire. Comment? d'abord en consacrant une part de ses ressources à se procurer les ouvrages d'apologétique du jour, une part de ses loisirs à les étudier. Que de temps et que d'argent perdus trop souvent! Et pourquoi les bibliothèques

cantonales ne seraient-elles pas intelligemment pourvues des bons livres qui paraissent et qui donnent, en les réfutant, une connaissance suffisante des formes les plus récentes de l'erreur sur tous points?

Comment encore? En lisant, s'il le faut, les ouvrages mêmes des adversaires, les plus marquants du moins, les plus retentissants, les revues, les publications techniques. Où sera pour lui, à travers ces incursions sur les terrains équivoques la garantie dont il a besoin tout le premier? Dans la droiture de son cœur, dans la pureté de ses intentions, dans le recours pieux à la prière chaque fois qu'il ouvre la brochure ou le livre suspects, dans la méditation quotidienne de l'Évangile, dans l'intimité aimée et cultivée du Maître intérieur, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est dit: « Qui aime le péril périra, » et rien ne s'explique mieux que cette déclaration menaçante. Mais celui qui, prenant loyalement ses précautions contre le danger, ne s'en approche qu'afin d'en pouvoir mieux défendre ou préserver ses frères, et parce que la mission dont il est investi lui en fait un devoir, celui-là ne saurait périr.

L'Ange de Thyatire... *Novi opera tua et fidem et charitatem tuam, et ministerium et patientiam tuam, et opera tua novissima plura prioribus.* La louange est achevée. On se demande quel correctif en pourrait atténuer l'expression flatteuse. Il y a cependant un correctif, et le voici:

Habeo adversus te pauca, quia permittis mulierem Jezabel docere et seducere...

Le ministère fécond de l'Ange de Thyatire, *opera tua novissima, plura prioribus*, est compromis par l'ingérence inopportune, et qui de jour en jour devient scandaleuse, d'une femme: *mulierem Jezabel*. Il est temps d'aviser et de réprimer cet abus. Ici encore abstenons-nous de rechercher quel peut bien être ce personnage malfaisant, et de quelle façon s'exerce son influence. Allons droit à l'idée cachée sous la déclaration de l'esprit de Dieu, et aux enseignements qui s'y rattachent. Nous insisterons peu, le cas dont il s'agit, comme le précédent, restant privé et particulier et ne comportant que de rares applications.

Cher et vénéré confrère, de qui le zèle excite une juste admiration, de qui les œuvres servent à tous de modèle et d'encouragement, prenez garde. Dans l'assistance et la coopération que vous sollicitez autour de vous, quelqu'un petit à petit sort des limites de la discrétion voulue: *mulierem Jezabel*. On voit trop souvent au presbytère, trop souvent à la sacristie et à l'église, une femme empressée à vous servir. Je veux bien que sa réputation, au rebours de la réputation de celle dont parle l'écrivain sacré, soit inattaquable, — sans cela vous ne voudriez à aucun prix de son concours, — il n'en demeure pas moins que ses assiduités dépassent la mesure, et qu'elles commencent à provoquer l'at-

tention de l'entourage, peut-être bien déjà ses critiques. L'esprit public du jour est méchant. Il s'autorise des moindres prétextes pour jeter sur la vertu sacerdotale des suspensions et des ombres. Si vous ne coupez pas court aux inconvénients de cette immixtion féminine dans votre labeur pastoral, vous ne tarderez pas à voir votre crédit et votre autorité fléchir. C'est là ce qui pourrait survenir de moins fâcheux, et cela seul serait déjà infiniment regrettable.

Je parle d'immixtion dans le labeur pastoral. Il va de soi que si les rencontres, les assiduités, les familiarités n'ont pas même pour excuse le souci et le soin des choses paroissiales; si vous prenez occasion, pour les permettre, de vos peines par exemple que vous cherchez à adoucir, ou des chagrins d'autrui que vous entreprenez d'apaiser, les sévérités de l'opinion vous menaceront encore plus. Quand vous vous apercevrez des torts qu'elles vous causent, vous ne manquerez pas de vous ressaisir et de réagir; mais peut-être sera-t-il trop tard. Le mal aura fait son chemin. A supposer que vos supérieurs ne vous l'imposent pas d'office, il ne vous restera plus d'autre ressource que de demander votre changement. Et votre vie entière, désormais traversée de regrets, de mélancolie et d'amertume, ne sera plus, ni devant Dieu ni devant les hommes, à la hauteur de ses débuts. Que de prêtres, que de bons prêtres, n'auront pas donné leur mesure, à cause d'une Jézabel!

L'Ange de Sardes : *Scio opera tua, quia nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Devant cette courte parole recueillons-nous, messieurs et vénérés confrères. Je ne sache pas qu'il s'en rencontre de plus formidable, non seulement dans les deux chapitres de l'Apocalypse qui font le sujet de notre méditation, mais dans le livre tout entier des saintes Écritures.

Quelle vraisemblance qu'on puisse se méprendre sur deux phénomènes, sur deux états aussi distincts l'un de l'autre que la vie et la mort? Ce qui vit s'affirme à des signes tellement authentiques, que la conclusion s'impose. Et de même ce qui a cessé de vivre se révèle et se trahit de telle sorte, que le doute est interdit. Un enfant n'hésite pas devant une fleur fanée, un rameau desséché, un oiseau massacré. C'était la vie, et c'est la mort. Oui, tant qu'il s'agit de l'ordre matériel, la facilité des constatations existe. Mais dès qu'il est question des choses d'âme, des choses de conscience, tout change.

Que d'hommes dans le monde, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, ont pour eux les apparences de l'honnêteté, et rien d'autre! La réalité est au rebours de ce que les yeux voient, de ce que l'opinion dit et proclame. Cette opposition, en langage séculier, n'a pas de nom qui lui soit propre. En langage chrétien, en langage évangélique, elle en a un. Elle s'appelle la mort. Il y a des êtres qui moralement et reli-

gieusement donnent l'illusion de la vie, et qui, dans le vrai, au regard et au jugement de Dieu, sont en ruine, sont morts, parce qu'ils sont détachés de Jésus-Christ, principe de toute force et toute vie surnaturelle. « Je suis la vigne, a dit Jésus, vous êtes les branches. De même qu'une branche ne porte pas de fruits toute seule, qu'elle a besoin d'adhérer au cep; de même vous, si vous ne demeurez en moi. » Voilà qui est formel. Quiconque est en union pleine et parfaite avec le Christ, vit. Quiconque est entièrement séparé de lui, meurt.

N'insistons pas sur une doctrine mille fois connue de tous ici. Disons seulement qu'il se rencontre des prêtres assez malheureux pour mériter à fond l'application de ce mot terrible: *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* Disons que peut-être il s'en trouve au pied de cette chaire, en face de ce tabernacle où Jésus réside, et d'où il les appelle et les attend.

Veillez bien le noter, messieurs et vénérés confrères, quand je parle de ce malheur pour un prêtre d'être séparé de Jésus-Christ, je ne fais pas allusion à quelque chose d'accidentel, aux conséquences d'une faute grave ou d'une autre, échappée à la fragilité humaine dans un instant d'oubli et de surprise, et dont le coupable, déjà repentant, souhaite de toute son âme obtenir au plus vite le pardon. Je fais allusion à l'habitude du péché, à l'état du péché, à des situations inavouables qui se prolongent des

semaines, des mois, des années, des saisons de vie, et dont personne ne se doute.

Cet ecclésiastique, dans un poste plus ou moins élevé et brillant, jouit de l'estime et de la considération de tous. Il a des qualités naturelles qui le font goûter des gens du monde, une bonne éducation, des manières distinguées, du savoir, de l'esprit, de la bonté, du dévouement. Ses supérieurs l'apprécient. L'administration épiscopale, satisfaite de ses états de service jusqu'à ce jour, a les yeux sur lui pour des emplois plus importants plus tard. Les âmes qui ont affaire à lui au saint tribunal, en direction spirituelle, se déclarent très édifiées de ses lumières et de sa piété: *Nomen habes quod vivas*. Rien ne manque, en effet, à l'unanimité des approbations et des éloges dont il est l'objet: *Scio opera tua... mortuus es*. Celui qui sonde les cœurs et les reins, Celui de qui le regard ne s'arrête point aux surfaces, mais plonge jusqu'aux plus intimes profondeurs; Celui-là ne pense pas, ne juge pas, ne se prononce pas comme le public: *Mortuus es*.

Chose à peine croyable et très certaine néanmoins, nul n'excelle à donner le change comme le prêtre ainsi dévoyé et perverti. Il est à l'aise parmi ses confrères; il les invite volontiers à sa table et ne se dérobe jamais à leurs invitations. Sa bonne humeur est connue de tous. Il est de ceux qui fréquentent l'évêché aux jours de réception. Il prend sa part des conversations qui

s'y tiennent sur les intérêts du diocèse. Quand le bruit de quelque scandale se répand, il est le premier à se montrer affligé. Faut-il tout dire? Il lui arrive de déployer une délicatesse et un empressement de zèle peu ordinaires. Et cela à bon escient, afin de détourner d'autant mieux de lui l'attention et les soupçons. Oui, il sait à l'occasion prendre l'offensive. Il dénonce tel ou tel de ses confrères de qui la vie, comparée à la sienne, est presque sainte. Il se fait *accusator fratrum*, afin de s'abriter davantage personnellement. Et il réussit. Qui donc s'aviserait de suspecter, même un instant, ce défenseur avéré de la vertu et du bien?

Mortuus es. La voix implacable de sa conscience lui jette l'anathème dans les rares moments où, bon gré mal gré, il lui faut bien rentrer en lui-même et se recueillir. Mais l'impression pénible s'efface promptement. Il continue de cacher son lamentable état sous des dehors corrects. A moins d'un miracle de la grâce il glisse vers l'impénitence finale. Il est perdu.

L'Ange de Philadelphie... *Servasti verbum meum, non negasti nomen meum... Servasti verbum patientiæ meæ... Ecce venio cito, tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam. Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei...*

Voilà qui repose l'esprit et le cœur. L'Ange de Philadelphie, après l'Ange de Sardes, c'est la lumière au sortir de l'ombre; aux menaces

effrayantes succèdent la confiance et la paix. Ce n'est pas qu'il soit irréprochable de tous points. L'esprit de Dieu lui reproche l'insuffisance de son courage, *modicam virtutem*. Mais en somme chez lui le bien l'emporte sur le mal, et ce qui lui est demandé c'est la persévérance : *Tene quod habes*. Continue d'être ce que tu es; de celui qui surmonte comme toi les obstacles, qui triomphe dans les luttes quotidiennes, « je ferai une colonne du temple de mon Dieu. »

Chers et vénérés confrères, vous de qui la vie, sans être parfaite assurément, s'étudie pourtant à le devenir chaque jour davantage; vous qui, fidèles aux inspirations de votre vocation sainte, n'avez pas d'autre ambition, sinon d'en mieux comprendre et d'en mieux remplir les devoirs; vous qui ne vous signalez par rien de marquant et demeurez ensevelis dans l'obscurité et le silence, prenez pour vous la magnifique promesse que vous venez d'entendre : *Faciam illum columnam in templo Dei mei*.

Le temple de Dieu! la sainte Église de Dieu! Sans doute il lui faut pour s'élever à travers le temps et l'espace des assises puissantes, d'inébranlables colonnes de marbre et de granit. Les grands docteurs, les grands pontifes, les grands fondateurs d'ordres religieux, lui sont nécessaires. Mais il lui faut aussi d'autres soutiens plus modestes, perdus pour ainsi dire dans l'ombre de son imposante structure. Eh bien! ces soutiens, ces appuis, moins remarquables des

hommes et pourtant indispensables, c'est vous qui l'êtes, ô mes vénérés frères du sacerdoce et de l'apostolat des paroisses, humbles pasteurs des âmes, mêlés sans cesse à la vie des fidèles de tous noms, de tous rangs, de tout âge. Qui sait en vérité si à cette heure, au sein de la catholicité tout entière, le prêtre qui est le plus l'ouvrier du Christ, le plus ferme support de l'Église, n'est point quelque pauvre desservant ignoré du monde, perdu au fond des vallons et des bois ou sur le flanc des hautes cimes, tout près des neiges éternelles? *Faciam illum columnam in templo Dei mei*.

L'Ange de Laodicée... *Scio opera tua, quia neque frigidus es, neque calidus : utinam frigidus esses aut calidus! Sed quia tepidus es, et nec frigidus nec calidus incipiam te evomere ex ore meo*.

La dernière déclaration de l'Esprit-Saint est terrible. Nous voudrions pouvoir nous arrêter sur celle qui précède; nous n'en avons pas le droit. Ce suprême avertissement nous est trop utile pour que nous refusions de l'entendre. Il nous faudra nous borner au plus nécessaire.

Quel luxe de menaces contre la tiédeur! quel réalisme dans les termes! quelle révélation du malaise, ou plutôt du dégoût insurmontable qu'elle provoque! *Incipiam evomere ex ore meo*. C'est Dieu qui parle ainsi.

En quoi consiste donc au juste la tiédeur, cette infirmité, ce désordre, ce mal, dont tous

les maîtres de vie spirituelle, sur le témoignage de l'Apocalypse, ont écrit avec une rare sévérité?

Convient-il d'appeler tiédeur chez un chrétien, chez un prêtre, l'insuffisance de générosité qui le rend incapable, à l'exemple du jeune homme de l'Évangile, de suivre les invitations de la grâce, d'obéir au *Veni, sequere me* de Jésus-Christ? Il nous semble que non. Ce manque de courage et d'élan, en telle ou telle grande circonstance, est on ne peut plus répréhensible et fait pitié; mais ce n'est pas la tiédeur, c'est autre chose.

La tiédeur serait-elle l'ensemble de ces contradictions quotidiennes, dont nous avons tous à gémir, entre nos désirs les plus sincères, entre nos meilleures résolutions et nos actes? Non plus, pourvu que très réellement nos résolutions et nos désirs viennent de la bonne volonté et du cœur, et que nous regrettions d'y manquer.

La caractéristique indéniable de la tiédeur, c'est le parti pris d'abaisser l'idéal religieux, sous prétexte qu'il est trop difficile d'y atteindre et de s'y tenir; c'est la prétention de se faire, à moins de frais que ne le veut Jésus-Christ, une vie évangélique et sacerdotale.

Tant que nous gardons sur leurs hauteurs sacrées l'idée du Christ, l'exemple du Christ; tant que, les yeux respectueusement levés vers ce sommet de sainteté où il nous invite, nous

ambitionnons de l'y suivre, fussions-nous trahis à chaque instant par notre faiblesse, nous ne sommes point passibles du reproche de tiédeur. O Jésus, murmurons-nous humblement, vous avez dit : *Ego de supernis sum, vos de deorsum estis*. Que c'est donc absolument vrai! Vous êtes en haut, dans la lumière, dans la beauté du bien, dans la sérénité glorieuse de tous les devoirs accomplis; moi, je suis en bas au milieu des ombres et des défaillances et des humiliations douloureuses qui les suivent, mais vous en êtes le témoin, j'aspire à m'élever vers vous; le meilleur prix de ma vie, à mes yeux, est de me fournir le moyen de réaliser cette élévation et ce progrès.

Non, cet état d'âme n'a rien de commun avec la tiédeur.

Mais dès que nous entreprenons de dénaturer à notre profit et à notre usage le dessein de Dieu, de nous installer dans une sorte de juste milieu de notre choix, à égale distance des désertions ouvertement coupables et des générosités qui font les saints, *nec frigidus, nec calidus*, nous méritons le reproche adressé à l'Ange de Laodicée, *tepidus es*, et la menace étrange qui s'y ajoute : *Incipiam te evomere ex ore meo*. La faiblesse qui n'est que faiblesse peut compter sur la miséricorde divine et le pardon; la témérité et l'orgueil qui substituent une sagesse humaine à la sagesse du Père des cieux et de son Christ, jamais.

Voyons où nous en sommes. Ne nous rassurons point trop aisément, en disant que nous ne nous livrons point à cette habileté et à ce calcul d'une vie sacerdotale réduite à n'être qu'une vie correcte et de moyenne qualité. Peut-être bien ne nous y livrons-nous pas théoriquement; mais en fait, mais dans la pratique, n'est-ce point là ce que nous cherchons, et sur ce terrain soi-disant suffisant que nous nous installons. Et nous nous habituons à croire qu'en cette façon d'entendre les choses il n'y a rien à reprendre, rien à changer.

L'Esprit-Saint nous arrache à nos illusions : *Dicis quod dives sum, et locupletatus, et nullius egeo, et nescis quia tu es miser et miserabilis, et pauper et cæcus et nudus.*

Ce sont les paroles qui dans le texte sacré suivent la redoutable menace : *Incipiam te evomere ex ore meo.*

Et le chapitre se termine par ces mots : *Qui habet aurem, audiat quid Spiritus dicat Ecclesiis.*

O mon Dieu! oui, l'oreille attentive pour entendre, pour comprendre. Nous venons de méditer sur toute une série d'avertissements et de reproches que votre Esprit nous adresse. Il est probable que chacun de nous, dans une mesure ou dans l'autre, a pu s'appliquer l'une ou l'autre des observations et des recommandations dont s'est composé cet examen de conscience. Il faut conclure maintenant.

O Dieu, donnez-nous l'intelligence de ce que vous attendez de nous : *Da mihi intellectum*¹. O Jésus, comme l'aveugle de l'Évangile, de toute la sincérité de mon désir, je vous dis : Faites que je voie! *Rabboni, ut videam*²! Amen.

¹ Psalm. cxviii, 73. — ² Marc. x, 51.